

Une vie simple



Il fait si doux en cette belle soirée de juillet 1914. Installé sous l'orme de l'institution Sainte-Hélène, je tire sur ma vieille bouffarde en écoutant les chuchotements des orphelines qui tardent à s'endormir. Je les aime bien ces jeunes filles, ça me fait chaud au cœur quand elles m'appellent « grand-père Alfred » ; c'est vrai que je me sens bien vieux et bien las à présent, même si j'essaie encore de me rendre utile par gratitude envers les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui m'ont accueilli. Un éclat de rire...mère Marie-Madeleine va encore se fâcher, je suis sûr que c'est la petite Louise, une coquine celle-là, toujours à inventer des niches pour faire enrager les religieuses.

Moi aussi je riais, mais c'était il y a bien longtemps ... Ah, j'en ai fait des folies avec les garnements du village près du moulin au bord de l'Yerres ! Mon père, Louis Chandé, était le meunier de Rochopt ; un solide gaillard, personne pour sûr, n'aurait osé lui chercher noise, mais c'était surtout un brave homme qui m'adorait.

Il avait belle allure le moulin de Rochopt avec sa grande roue de douze pieds de diamètre ; quand je ferme les yeux, j'entends encore le claquement des vingt-quatre aubes qui battaient l'eau. Mon père avait signé un bail avec Madame la Comtesse Ordener et son contrat lui imposait, outre son travail de meunier, de nombreuses autres tâches : curer la rivière, aplanir les taupinières, garder le mécanisme du moulin en état... Je le revois, lorsqu'il partait chercher le blé avec ses mules, il avait dès lors vingt-quatre heures pour le moudre et rapporter la farine.

Un matin, de retour d'Epinay avec un chargement de blé, la Grisonne - une vraie carogne cette mule, toujours à essayer de mordre et de ruer - la Grisonne s'était emballée, le chargement avait versé et mon

père s'était retrouvé coincé dessous. Par chance Pepi (de son vrai nom Giuseppe) passait par là. Pepi, c'était un petit Italien maigriot mais fort comme un bœuf. Il avait tiré mon père de ce mauvais pas et depuis, ils étaient devenus comme des frères « à la vie, à la mort » qu'ils disaient...

Nul ne sait comment Pepi était arrivé en France. Fuyant la pauvreté de son Italie natale, il avait un beau jour pris la route avec femme et enfants, avait traversé la frontière et s'était arrêté lorsqu'il avait entendu parler de la construction d'un viaduc à Epinay. Pendant trois ans de 1846 à 1849, il avait conduit les lourds charrois de pierres de la carrière jusqu'au chantier et, à la fin des travaux, il était resté. Avec le modeste pécule amassé, il avait acheté une petite maison, un lopin de terre sur le coteau face à Mandres et avait planté de la vigne. Son vin n'était pas un grand cru, mais il se laissait boire...

Ah ! Quelle fête que ces vendanges ! Pour l'occasion, mon père confiait le moulin à son jeune apprenti Anthelme et, dès l'aube, nous nous mettions en route. Les fils de Pepi étaient déjà au travail, l'air résonnait de ritournelles italiennes, moi je courais partout et je me barbouillais de jus de raisin. Les grappes étaient ensuite « pressoirées » à la ferme d'Epinay, le vin mis en tonneau et envoyé à Paris à partir du port de Villeneuve-Saint-Georges.

Les années passaient doucement, j'avais maintenant dix-huit ans, j'aidais mon père au moulin et les filles commençaient à me tourner autour. J'avais remarqué que Josefina – la fille de Pepi – me trouvait bien à son goût. Josefina, une drôlesse celle-là, pas froid aux yeux, il fallait la

voir détacher le premier bouton de son caraco pour m'aguicher. Quand elle me fixait de ses grands yeux noirs en cambrant les reins, j'avais les jambes en coton, mais avec ses cinq frères qui la surveillaient, jamais je n'aurais osé le moindre geste, même si je la soupçonnais d'avoir déjà quelque peu rôti le balai.

Pour sûr, elle me plaisait bien la Josefina, mais moi, comme tous les gars du village, je n'avais d'yeux que pour Catherine Sallin. Seigneur, qu'elle était belle ! des cheveux blonds comme les blés mûrs, des yeux bleus comme le ciel, des bras ronds dans lesquels on avait envie de mordre, comme on croque une pêche juteuse dorée par le soleil, et , avec ça, un sourire à se damner. Que Dieu me pardonne, mais plus d'une fois le dimanche à l'église, je me suis embrouillé dans mes prières à force de la contempler.

Son père était le fermier le plus prospère d'Epinay et il espérait bien lui voir épouser Justin Henry, un riche veuf, qui possédait un grand domaine à Brunoy. Moi, je n'étais que le fils d'un meunier, et même si le moulin tournait bien, je n'étais pas un parti pour elle...ça ne m'empêchait pas de rêver et de tout faire pour croiser son chemin ; lorsqu'elle allait faire la lessive avec sa servante, je faisais toujours un détour par le lavoir ; elle me saluait en souriant et moi je restais tout quinaud, la gorge serrée, incapable de prononcer une parole. J'étais amoureux comme on ne l'est qu'à vingt ans ; précieusement, j'avais un jour, cueilli une aubépine que sa robe avait frôlée et je l'avais glissée entre les pages de ma bible.

Mais on était en 1870 et la guerre franco-prussienne venait d'éclater. Venant de Brie-Comte-Robert, la 11^{ème} division de cavalerie occupa la commune et nous fûmes obligés de loger les officiers. Ce furent

des mois bien difficiles et je me souviens à quel point nous nous sentions humiliés et impuissants. Ce n'est qu'en septembre 1871, après la cuisante défaite de Sedan, que les Prussiens quittèrent Epinay pour aller assiéger Paris. Moi, bien sûr, comme tous les jeunes, je rêvais d'en découdre et lorsque Gambetta s'échappa en ballon pour lever de nouvelles troupes et délivrer la capitale, je le suivis...

Assurément, à côté des soldats en pantalon rouge garance armés de fusils Chassepot, nous avons certes piètre allure, mais nous étions courageux... malheureusement, peu habitués au combat, nous fûmes rapidement mis en déroute. Je reçus un éclat d'obus dans la cuisse, la guerre était finie pour moi. Paris, vaincu par la famine, se rendit aux Prussiens, nous perdîmes l'Alsace et la Lorraine...

Je me hâtai de revenir pour trouver mon père au plus mal ; asthmatique comme de nombreux meuniers, il se mourait d'une pneumonie. Je repris son bail avec l'accord de Madame la Comtesse, c'était moi le maître à présent. Les affaires étaient bien moins florissantes depuis la construction en amont d'un nouveau moulin équipé d'une machine Farcot de 20 CV donnant trente quintaux de farine par jour. Cependant j'avais une pratique fidèle et je travaillais dur. Ah, je l'aimais mon moulin ! J'aimais le grincement de l'arbre tournant de la roue, le crissement des meules, la tournante contre la gisante, le ronronnement de la bluterie...

J'avais mûri en quelques mois, elles me semblaient loin mes folies de jeunesse, même si je savais encore rire et plaisanter. Ma blessure à la cuisse m'avait laissé une légère boiterie, mais j'avais toujours plaisir à aller au bal. Bien sûr, je ne pouvais plus danser, mais ça me plaisait de voir les couples virevolter. C'est lors du bal du 14 juillet que j'aperçus

Catherine Sallin : au milieu d'un groupe de jeunes filles, elle était là, plus belle que jamais. Je la revois encore tournoyer dans sa jupe rouge. Elle avait piqué des marguerites dans sa tresse, je n'avais jamais rien vu d'aussi joli... J'étais assis avec les vieux et je fus bien surpris lorsqu'elle vint s'asseoir près de moi ; nous nous mîmes à parler et je compris à demi-mot qu'elle était lassée de tous ces coqs de village qui faisaient la roue devant elle. Moi, je n'avais aucune espérance, je bavardais sans arrière-pensée...de tout, de rien... elle ne retourna plus danser et, à la fin du bal, elle me demanda de la raccompagner.

Arrivée à sa porte, elle me dit : « A mardi, au lavoir... » C'est ainsi que nous prîmes l'habitude de nous revoir. Elle me parlait de la ferme, je lui disais mes journées au moulin. Comme j'aimais la lecture, je lui racontais les derniers livres prêtés par Monsieur Téton, l'instituteur. Assis à l'abri d'une haie, le temps passait sans que nous nous en rendions compte et petit à petit l'amour fleurit entre nous.

Je n'oublierai jamais le jour où elle me laissa lui prendre la main ; à cet instant, je crus m'évanouir de bonheur et je résolus de l'épouser. Le lendemain, vêtu de mon costume du dimanche, je m'en fus demander sa main, mais le père Sallin, toujours entiché de son projet de riche mariage, refusa et m'interdit de revoir sa fille. Je fus au désespoir et pour oublier mon chagrin je m'épuisai à la tâche. Catherine, elle, n'eût plus le droit de venir au lavoir, mais j'avais des nouvelles par sa servante : elle ne quittait plus son lit et dépérissait.

Quelques semaines plus tard, je reçus la visite du père Sallin ; fou d'angoisse devant l'état de sa fille, il me serra dans ses bras en m'appelant « mon fils » et, avec les larmes aux yeux, consentit au mariage.

Ce fut une noce mémorable : pour sûr, le père Sallin n'avait point rechigné à la dépense ; je me rappelle Catherine arrivant à l'église dans une carriole entièrement décorée de roses et, dans ce bouquet, toute émue sous sa couronne de fleurs d'oranger, c'était elle la plus belle des fleurs... La fête dura trois jours, trois jours de chants, de danses, de plaisanteries grivoises qui faisaient rougir Catherine. Puis nous prîmes le chemin du moulin.

Nous étions tellement heureux alors... Les jours s'écoulaient, nous vivions l'un pour l'autre...Quelques années plus tard, le ciel nous bénit en nous envoyant un beau petit gars, Tiennot. Il ressemblait tellement à sa mère, avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds ; il était vif comme un écureuil et gai comme un pinson. J'étais fier de lui, fier de ma magnifique épouse et, le dimanche, quand nous nous rendions à l'église, je surprénais bien des regards d'envie.

Après la messe, nous avons pris l'habitude de faire une promenade au bord de l'Yerres. Nous regardions les Parisiens canoter et les peintres essayer de capturer sur la toile les reflets de notre rivière. J'échangeais toujours quelques mots avec un jeune professeur de dessin, Maurice Eliot qui est devenu – comme je l'ai appris depuis – un peintre reconnu. On m'a dit qu'il a même exposé au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts à Paris !

Dans son costume marin, Tiennot courait partout, sautait dans les flaques, essayait de grimper aux arbres et Catherine faisait mine de le gronder lorsqu'il se salissait...

Le printemps 1890 fut particulièrement pluvieux et, cette semaine-là, l'Yerres se mit à déborder ; toutes les terres alentour furent inondées et la rivière en furie se mit à charrier troncs et cadavres d'animaux.

Je m'en souviendrai toujours, c'était un lundi...Catherine me réveilla en criant, elle avait trouvé la porte ouverte, Tiennot était sorti. Malgré ma jambe raide, je me ruai dehors en hurlant son prénom. Catherine me suivit, nous passâmes des heures à le chercher, trempés et couverts de boue, incapables de nous rendre à l'évidence : il était tombé dans l'Yerres et s'était noyé. Nous retrouvâmes son corps deux jours après à Brunoy, près du pont Perronet. Il n'existe pas de mot pour dire notre chagrin, Catherine étreignait le petit cercueil en sanglotant. Au cimetière, il fallut l'empêcher de se jeter dans la fosse. Moi, j'étais comme assommé et, les mois qui suivirent, je les vécus dans une sorte de brouillard, complètement hors de la réalité.

Catherine restait toute la journée assise au bord de l'Yerres à regarder les iris jaunes caressés par la brise. Elle me disait : « Regarde, ils sont dorés comme les cheveux de mon petit Tiennot. » Moi, incapable de répondre, je me détournais pour cacher mes larmes. Nous étions deux naufragés accrochés l'un à l'autre par le désespoir, mais nous ne parvenions plus à nous parler, ni même à nous regarder.

Une nuit, après quelques heures d'un mauvais sommeil, je m'éveillai, le cœur étreint par une main de glace, pour m'apercevoir que Catherine n'était plus là. Mû par un terrible pressentiment, je me dirigeai

vers le bief ; elle était là, allongée dans l'eau, si pâle sous la lune, un bouquet d'iris jaunes serrés entre ses doigts raidis par la mort.

J'étais seul...seul pour toujours, mais je savais que ma femme et mon fils étaient réunis à présent. Et, quelle que soit la longueur du chemin à parcourir pour les retrouver, j'étais certain qu'un jour, Dieu nous réunirait pour l'éternité.

Je me remis au travail, aidé par le fidèle Anthelme, mais je n'avais plus guère le cœur à l'ouvrage... Je me trompais dans mes livraisons, je prenais du retard et ma pratique se raréfiait.

J'étais vieux, je voyais bien, qu'à l'aube du vingtième siècle, les temps changeaient. Avec Anthelme, nous étions allés visiter les grands moulins de Corbeil présentés lors de l'exposition universelle de 1900. Devant ce long bâtiment de 7 étages soutenus par des colonnes de fonte, j'étais resté bouche bée. Quelques mois plus tard, mon bail arrivant à son terme, il ne fut pas renouvelé et je fermai définitivement la porte de mon moulin. Mon baluchon sur l'épaule, j'avais sonné à la porte de l'institution Sainte-Hélène et proposé mes services. J'y avais trouvé la paix, ne me restaient en mémoire que les mille petits souvenirs heureux de ma vie passée. C'est grâce à eux que mon cœur débordait encore d'affection pour ces jeunes orphelines.

Ma préférée – bien que je m'en défende – c'était la petite Hyacinthe Coullon. Il faut dire que j'avais bien connu ses parents, tous deux morts de la grippe à quelques jours d'intervalle. Elle aimait les livres, comme moi, et, souvent pour épargner mes yeux fatigués, elle me faisait la lecture.

Un jour, après m'avoir lu « le dormeur du val » de Rimbaud, elle m'avait demandé : « Dis, grand-père Alfred, est-ce que c'était comme ça la guerre en 70 ? » Oh non...Point de « soldat jeune, bouche ouverte, tête nue et la nuque baignant dans le frais cresson bleu » mais le sifflement des obus tirés par les terribles canons Krupp. Et la famine durant le siège de Paris... Pouvais-je lui dire cette mère suppliante qui m'avait mis dans les bras son enfant agonisant... Pouvais-je lui parler des Parisiens réduits à manger les animaux du Jardin des Plantes ?

Non, c'était impossible à raconter, alors je lui ai simplement répondu : « Tu sais, ma mignonne, la guerre c'est vraiment une chose affreuse. »

Le petit-fils de Josefina vient souvent me voir. Il travaille pour les Chemins de fer comme conducteur de locomotive. Ah, ça circule sur la ligne depuis le doublement du viaduc en 1909 ! C'est vraiment un beau gars, ce jeune Pepi ! Il a beaucoup de succès auprès des filles. Tous les dimanches, il va guincher au Moulin de la Galette et il paraît qu'il y en a plus d'une qui lui fait les yeux doux.

La semaine passée, il m'a montré les gros titres de « l'Illustration » ; on y parlait de l'assassinat d'un archiduc autrichien, ça semblait l'inquiéter, je me demande bien pourquoi. Moi, ces histoires politiques, ça ne m'intéresse plus guère et puis je ne sais même pas où se trouve Sarajevo...

La nuit tombe doucement, les étoiles s'allument une à une, j'ai l'impression de les voir briller pour la première fois. Je sens que pour moi c'est le bout du voyage, je marche à présent vers la lumière, le cœur plein

d'allégresse. Je vais enfin vous retrouver, Tiennot mon petit pinson et Catherine, ma tendre épouse, toi, que j'ai tellement aimée.